

Journal du Lot 25^e

ORGANE RÉPUBLICAIN DU DÉPARTEMENT

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Abonnements

	3 mois	6 mois	1 an
LOT et Départements limitrophes	11 fr. 50	21 fr.	38 fr.
Autres départements	12 fr.	22 fr.	40 fr.

TÉLÉPHONE 31

COMPTE POSTAL : 5399 TOULOUSE

Les abonnements se paient d'avance
Joindre 1 franc à chaque demande de changement d'adresse

Rédaction & Administration

CAHORS. — 1, RUE DES CAPUCINS, 1. — CAHORS

A. COUESLANT, Directeur

Rédacteurs : Emile LAPORTE et Louis BONNET

Les Annonces sont reçues au bureau du Journal.

Publicité

ANNONCES JUDICIAIRES	1 fr. 70
ANNONCES COMMERCIALES (la ligne ou son espace)	1 fr. 70
RECLAMES 3 ^e page (— d ^e —)	2 fr. 75
» 2 ^e page (— d ^e —)	4 fr. 50

Les Annonces judiciaires et légales peuvent être insérées dans le Journal du Lot pour tout le département.

LES ÉVÉNEMENTS

D'un ministère à l'autre, il s'agit de savoir si le nouveau n'est venu au monde que pour s'offrir à la mort comme ont fait ses prédécesseurs.

Les mots n'ont pas toujours la même signification pour celui qui parle et pour celui qui écoute. Chacun y met ce qu'il pense et toutes les explications ne servent qu'à augmenter le désaccord qui en résulte... Essayons tout de même...

Chacun de nous meurt inconnu, disait Balzac qui passait pourtant pour bien connaître les hommes. Son mot découragé et douloureux signifie qu'il reste tout près en nous une part d'incommunicable; que le petit u y heurte notre être intérieur ne se révèle. Villais tel qu'il est et que nos pauvres moyens d'expression ne sont que d'infaillibles interprètes de nos sentiments et de nos pensées...

Pourtant quand il s'agit d'une opinion sur des faits connus de tous, il semble qu'il doive suffire de la formuler simplement pour éviter toute équivoque. Il faut croire qu'il n'en est rien puisque quelques lettres ou conversations me confirment que je n'ai pas su faire entendre exactement ce que je voulais dire.

J'ai écrit qu'avec la majorité parlementaire qui a renversé successivement Herriot, Paul-Boncour et Daladier, il n'y avait plus le moindre espoir de faire adopter un projet quelconque de redressement budgétaire. Et qu'on serait obligé de renoncer à ce redressement ou de renoncer à cette majorité.

A quoi des amis m'ont objecté : vous vous trompez en annonçant qu'on va changer de majorité !... Vous voyez la différence. Je n'ai pas fait de prédiction, j'ai exprimé une opinion sur l'action gouvernementale dans les conditions actuelles du Parlement. Cette opinion, jusqu'ici confirmée par les faits, c'est qu'on emploie, pour obtenir un résultat déclaré nécessaire, des moyens qui donnent le résultat contraire ; c'est qu'on prend pour aller quelque part une route qui mène à un autre part. Il est bien possible qu'un quatrième ministère veuille faire le redressement avec une majorité qui n'en veut pas. Mais je dis que si l'on s'obstine dans cette erreur, nous savons d'avance qu'on aboutira à un quatrième échec. Et puis à un cinquième et ainsi de suite jusqu'à la dissolution et... à nous ne savons pas quoi.

D'autres m'ont opposé cette observation : vous vous trompez en pensant qu'il suffira de changer de majorité pour réussir là où l'actuelle a échoué... D'abord, de majorité actuelle il n'y en a plus, ce qui devrait être une raison suffisante pour en chercher une autre. Ensuite, je n'ai ni écrit ni pensé que sa tâche serait facile. Au contraire, je n'ai jamais manqué de dire qu'il n'y a pas de politique plus malaisée et plus impopulaire que celle des économies. On se heurte à beaucoup plus de résistances pour réduire les dépenses que pour augmenter les impôts. Changer de majorité ne rendrait pas la chose commode — certes, non ! — mais possible et, si je puis dire, « espérable ». Avec les S.F.I.O., dans la majorité, on est certain d'échouer. La première chose raisonnable à faire me semble donc d'enlever du chemin cet obstacle insurmontable sur lequel trois gouvernements sont venus se briser. Si cette condition n'est pas suffisante, elle est certainement nécessaire.

Ayant ainsi précisé le sens et la portée de mes premières observations, je puis bien ajouter qu'il n'est pas indifférent d'avoir vu le président Daladier se sacrifier volontairement pour faire la démonstration publique qu'il n'est pas possible de gouverner avec les S.F.I.O.

Il ne s'agit pas ici d'amitié ou de haine. Si l'on croyait les S.F.I.O. capables de nous aider à sortir d'embarras, on serait de grand cœur avec eux ! Tout le monde sait bien d'ailleurs quels étaient les sentiments personnels du président Daladier et que, loin d'être hostile aux socialistes, il avait la volonté d'être au pouvoir le ministère de la majorité élue en mai 1932. Il a fait pour cela les plus

grands sacrifices. Tout n'a servi de rien et les S.F.I.O. marchant sous la férule des syndicats de fonctionnaires l'ont renversé. Ce que voyant, il a voulu que sa chute fût une leçon et, lui qui n'abusait pas de la tribune, il y est monté tout exprès pour exécuter de ses fortes mains le chef de ceux qui allaient le détruire. Et M. Léon Blum, le déliquescant, l'a senti passer...

C'est donc sous le plus fervent catholisme du Parlement que le cartel a été tué. Nous disons que c'est là un fait saisissant. Faudra-t-il qu'il meure une quatrième, une cinquième, une sixième fois pour convaincre ses obstinés partisans que le cartel au Parlement ne peut pas vivre ?

Il ne peut pas vivre tout simplement parce qu'un gouvernement il faut agir et que les deux partis qui composent cette majorité voulant des choses contradictoires ne sont en mesure de s'entendre que pour ne rien faire. Nous ne sommes pas seuls à le constater. Voici un aveu tout récent, écrit dans le journal l'Appel, par M. Compère-Morel, Parlant des élections de 1924 et des élections de 1932, ce député socialiste écrit :

« C'est la deuxième fois que les « gauches démontrent — et avec quel éclat ! — que, si elles peuvent s'unir sur le plan électoral pour combattre et vaincre la réaction, elles sont incapables de s'entendre pour légiférer et gouverner. Et le pays va commencer à se demander s'il ne commet pas la plus dangereuse erreur en confiant ses destinées à des partis dont l'impuissance politique est « congénitale ».

Que les républicains y fassent attention. On sent sourdre dans les masses populaires ce sentiment qui est gros d'un redoutable avenir : pourvu qu'on nous sorte de là peu importe qui nous en sortira ! Eh ! bien, nous aimons mieux la République que le Cartel et peu nous importe que celui meure pourvu que celle-là vive.

Emile LAPORTE.

UN PETIT MOT D'ECRIT

Les passages à niveau

Si nous nous reportons aux documents officiels nous voyons que l'Etat devait dépenser quarante-cinq millions cette année et autant l'année prochaine en vue de poursuivre la suppression des passages à niveau. La même source nous fait connaître qu'il en existe quarante mille ; d'où nous pouvons conclure d'abord que l'œuvre entreprise n'est pas près d'être terminée et, ensuite, qu'il faudra dépenser beaucoup de fois 45 millions pour en venir à bout.

Dès lors, une question toute naturelle vient à l'esprit : « Ne serait-il pas de travaux plus nécessaires ? » ou bien encore : « Est-il une économie plus facilement réalisable que celle-là ? »

Je sais bien ! on nous affirme que les passages à niveau sont particulièrement meurtriers. Cependant, si l'on se reporte aux statistiques les plus autorisées, on constate que, sur un total moyen de quatre à cinq mille accidents mortels de la circulation routière, il s'en est produit seulement sept aux passages à niveau en 1929, un seul en 1930, trois en 1931 et quatre en 1932. Prenons loyalement le dernier chiffre pour base ; sans aucun doute, ces 14 vies humaines étaient précieuses, mais est-il indispensable de dépenser pour les protéger le ne sais combien de centaines de millions quand les réseaux sont en déficit et quand l'Etat qui les soutient est si pauvre ?

Quand on crée les chemins de fer, il y a un siècle, et cela pendant vingt ans, on ne se préoccupa pas plus en Angleterre que chez nous, de clore les voies ferrées et c'est seulement en 1845 qu'on tendit des fils de fer le long du parcours et qu'on inventa le passage à niveau et la garde-barrière. Une pancarte : « Attention aux trains » suffisait à éveiller la prudence ; je sais maintes campagnes où l'on emploie toujours ce moyen élémentaire. Après tout, soyons bon prince ! c'est peut-être là que les accidents se produisent...

On me dira que nous sommes en 1933, que les mœurs ont changé et que l'auto est entrée dans le jeu. Je le sais, hélas ! comme un simple piéton capable de mesurer de sang-froid les avantages et les inconvénients du progrès. Mais, qu'on aille plus vite et que le nombre des véhicules ait centuplé, cela ne modifie rien au problème, si l'on veut bien l'envisager sans parti-pris.

Quand on a écarté du débat les voitures hippomobiles dont la marche est assez calme pour que le conducteur puisse demeurer attentif au danger, il reste le risque que peuvent courir les quinze cent mille automobilistes à la tra-

Informations

La loterie nationale

Réuni jeudi après-midi, le Comité d'organisation de la Loterie Nationale a établi ainsi qu'il suit le programme de la séance du tirage de la première tranche, qui aura lieu mardi prochain 7 novembre, en soirée, dans la salle du Trocadéro : 19 h. 30, ouverture des portes et admission libre du public à toutes les places, la scène seule étant réservée aux membres du Comité aux autorités et à la presse ; 20 h. 30, tirage des lots de 200 francs puis successivement tirage des lots de 10.000 fr., 50.000 fr., 100.000 fr., 500.000 fr., 1 million. Enfin tirage du lot de 5 millions.

Au Maroc

Les journaux marocains mentionnent l'arrestation et l'expulsion de Si Abdel Kader Tazi, le frère de S. E. Si Mohamed Tazi, pacha de Fez.

On sait que les mesures ont été prises pour mettre fin aux manœuvres antifrancaises auxquelles se livrait le frère du Pacha de Fez.

En Allemagne

« Nous ne menaçons personne s'est écrié M. Goebbels, ministre de la propagande allemande dans un discours électoral à Stuttgart. Nous ne faisons aucune politique d'expansion intellectuelle et nous ne songeons nullement à faire de la propagande nationale-socialiste à l'étranger.

« Nous ne voulons que la paix. La liberté du peuple prime la liberté de pensée. La mesure de celle-ci dépend de l'étendue des tâches à accomplir. »

L'incident Panter est réglé

Le correspondant du « Daily Telegraph » à Munich, M. Panter, a été remis en liberté, jeudi matin, le procureur suprême du Reich ayant jugé qu'il n'y avait pas lieu de l'inculper.

Le journaliste britannique a été avisé d'avoir à quitter l'Allemagne dans un délai de quarante-huit heures, à compter du moment de sa libération.

Cette mesure a été prise, dit-on, pour le maintien du calme, de l'ordre et de la sécurité.

En Angleterre

Des élections municipales ont eu lieu dans plus de trente villes et bourgs d'Angleterre et du pays de Galles.

Les premiers résultats connus dénotent une victoire très nette des travaillistes, qui gagnent un ou plusieurs sièges dans la plupart des Conseils municipaux, bien que souvent ces gains ne soient pas suffisants pour déterminer une modification très marquée dans la composition des assemblées municipales.

Les résultats connus jusqu'à présent indiquent que les travaillistes ont gagné 210 sièges et en ont perdu 9. Par contre, les adversaires les plus sérieux, les conservateurs, en ont perdu 142 et gagné 11.

La Pologne renforce ses armements

Le projet de budget pour l'exercice 1934-1935, qui a été déposé sur le bureau de la Chambre, prévoit, au chapitre de la défense nationale, un crédit de 300 millions de zlotys, pour le développement des armements, et notamment pour l'achat de nouveaux avions, ainsi que pour la motorisation de l'armée.

Au Japon

Le gouvernement japonais dément l'information anglaise selon laquelle il serait disposé à abolir sa flotte sous-marine à condition d'une abolition générale des sous-marins.

A Cuba

Dans la nuit de mercredi, MM. Guillermo, Portela, Porfirio et Franca ont fait avorter un nouveau coup d'Etat militaire prémédité par le colonel Batista. Celui-ci projetait de déposer M. Grau et de constituer un gouvernement de coalition comprenant les cinq principaux groupes politiques cubains pour le transformer ensuite en un gouvernement de concentration nationale soutenu par l'armée.

Neuf bombes ont fait explosion au début de la matinée.

versée des passages à niveau, gardés ou non. J'en ai précisé plus haut la modicité. Peut-on prétendre, sérieusement, qu'un chauffeur, maître de sa direction, serait plus exposé qu'à une traversée de route si la voie ferrée lui était signalée tout bonnement par un poteau avertisseur très apparent et lumineux pendant la nuit ?

Une proposition de loi a été déposée il y a quelques mois qui vise à obtenir cette signalisation, l'espère bien qu'elle sera votée, ce qui régèlerait rationnellement, simplement et économiquement la question fastidieuse des passages à niveau. En Amérique, en Italie comme en certains autres pays d'Europe, on s'accommode fort bien de l'absence de ceux-ci ; seulement, on y supplée par la prudence. Je n'ai pas osé dire qu'on s'en trouve plus mal.

Daniel BRICE.

L'Amérique et les achats d'or

La manœuvre américaine, qui consiste à pratiquer des achats d'or massifs en Europe, par l'Amérique, éveille l'intérêt de l'Italie.

Les journaux font une large part aux impressions des milieux financiers de Londres et de Paris. Ils mettent en lumière les informations françaises relatives à la solidité du franc. Ils publient tous des articles sur les forces de résistance de l'Italie.

Le *Corriere Padano* écrit :

Si l'agression monétaire américaine doit vraiment se produire, si elle doit vraiment se révéler comme un coup de main contre l'or européen, il ne semble pas qu'il y ait d'autres moyens de défense que de mettre l'embargo sur notre or. Peut-on parler encore d'une confiance monétaire internationale quand des coups mortels du genre de ceux qui lui portent les Etats-Unis viennent la frapper ?

EN PEU DE MOTS...

— Des pêcheurs ont découvert sous la première arche du pont de Lexos au Verdier, près de Montauban, le cadavre d'un inconnu correctement vêtu, la tempe droite trouée d'une balle de revolver. C'est un garçon de café nommé Pueyo, espagnol. On croit à un crime.

— Le pilote Lynarski a battu le record polonais de vol sur planeur en demeurant dans les airs 11 h. 58.

— Le tunnel sous le détroit de Gibraltar, projeté depuis longtemps, est entré maintenant dans la voie des réalisations. — Les obsèques du professeur Calmettes ont été célébrées jeudi matin avec la plus grande simplicité. Il n'y a pas eu d'honneurs militaires. Aucun discours n'a été prononcé.

— Dans un virage, une moto, montée par le jeune Ségoud, 16 ans, domestique à Ste-Gemme (près de Châteauroux), avait comme passager un camarade s'est jeté contre une auto. Ségoud a été tué et son camarade a une jambe brisée.

NOS ÉCHOS

Shakespeare, garçon boucher.

Shakespeare avait, en réalité, un peu comme Chaplin, toujours passé du « sublime au grotesque », et même dans sa jeunesse. Si nous en croyons le vieil Aubrey, qui a recueilli ces renseignements chez les voisins mêmes de Shakespeare, le poète exerça d'abord quelque temps le métier de son père, et, « quand il tuait un veau, il le faisait en grand style et y ajoutait un discours ».

On a également sur ce point le témoignage d'un vieux clerc de paroisse contemporain du poète qui, montrant le monument élevé dans l'église de Stratford, expliquait à un visiteur que Shakespeare « connaissait son métier mieux qu'homme de sa famille » et ajoutait « qu'il avait été autrefois apprenti boucher et s'était sauvé de chez son patron pour aller à Londres ».

Un personnage symbolique.

Le personnage de John Bull ou Jean le Taureau, comparable à notre Jacques Bonhomme français, incarne l'obstination bien connue, lourde et massive qui caractérise le peuple anglais. Ce personnage est la création d'un pamphlétaire britannique, le docteur Arbuthnot, qui fut médecin de la reine Anne. Son pamphlet fut écrit en 1712, mais ne connut la popularité que bien plus tard, environ le temps du premier Empire ou de la Restauration ; d'où le costume traditionnel de John Bull se rapprochant de celui de la dernière époque : à savoir le chapeau de soie évasé à boucle, la jaquette rouge, la culotte de peau blanche et les bottes molles à retrousis.

Une revanche.

Le vieux chemin de fer, si facilement décrié par ceux qui ambitionnent d'en « déferrier » les voies pour en faire des pistes d'automobiles, est encore bon à quelque chose, et l'on voit que dans certains cas il s'avère irremplaçable. C'est ainsi, rapporte le *Petit Méridional*, que par suite des inondations dans la région de Montpellier, « le rail prend sa revanche sur la route », et que « pour la première fois peut-être depuis que la ligne de Palavas existe, on a eu le curieux spectacle d'une douzaine d'autos rapatriées sur des plates-formes de Palavas à Montpellier ».

Le droit d'imprimer la Bible.

L'imprimerie royale, en Angleterre, vient d'assigner en justice la maison d'éditions John Shaw.

Celle-ci, comme certains groupes religieux et d'autres maisons d'éditions, avait publié la Bible.

Or, le droit d'imprimer la Bible (en 1830, il s'en est vendu plus de 35 millions d'exemplaires dans l'Empire britannique) appartient à la Couronne.

Celle-ci a concédé le droit de publications à trois institutions : les Universités d'Oxford, de Cambridge et l'imprimerie royale.

BELFORT

Les impressions trop personnelles, peut-être, que j'ai déversées sur Belfort ne doivent pas me faire oublier mon tribut à la monographie locale.

Au « truc de Saint-Simount » doit encore exister quelques vestiges d'un tumulus-dolmen qui a reçu de nombreux visites.

Dès avant que des archéologues bien intentionnés y eussent concentré leur attention, des vandales en avaient découvert l'émersion en pierres dressées et, avec toute l'innocence caractérisant leur sans-gêne, emporté la dalle de recouvrement.

La chambre funéraire de ce tumulus existait encore il y a un demi-siècle. Divisée en deux compartiments par deux blocs de grès. Elle renfermait quatre squelettes placés en travers, les jambes recroquevillées sur le tronc.

L'érudit archéologue, M. Castagné, en a fait une longue description et y a consacré une planche de dessins d'objets retrouvés : pointes de flèches en bronze, en ivoire, en silex, des colliers de perles de turquoises ou de coquillages et des objets en bois de renne.

La légende raconte que les habitants de Belfort, conduisaient les jeunes taureaux en pèlerinage... à ce tumulus. Le bouver esquissait un signe de croix, je tait sur « le truc de Saint-Simount » l'offrande d'une pièce de monnaie et, stimulant son attelage de « l'agualhado », le guidait trois fois autour de la butte. Ce fanatisme simulacre accompli, il parait que les taureaux devenaient aussi doux que des agneaux... quelle magique incantation !

Au temps de la croisade des Albigeois, les manants de Belfort éprouvèrent, comme ceux de Lapeche, la lourde main des routiers et pillards des bandes de Simon de Montfort.

La moitié du château appartenait à Bernard de Penne.

En 1231, Ratier et Bernard de Belfort, seigneurs du lieu, furent condamnés par le tribunal de l'Inquisition chargé de poursuivre les hérétiques.

A l'époque du mouvement communal, en 1294, le seigneur Bernard de Belfort, ayant sans doute besoin d'argent, ramène au droit primitif une famille de serfs qui devient propriétaire des terres qu'elle cultivait, moyennant une rente de 40 sols. Cet affranchissement exceptionnel n'empêcha pas la population de continuer longtemps, encore à tirer la langue pour le compte de son maître et seigneur.

Le clergé d'ailleurs y prélevait aussi sa part, puisque l'église de Saint-Jean des Arades appartenait au chapitre de Cahors, et celle de Saint-Génies à l'archiprêtre de Vaux.

Que vienne la guerre de Cent ans et, en 1369, le seigneur de Belfort, fidèle au roi de France, s'enrôle sous la bannière du duc d'Anjou et va guerroyer devant les murs de Toulouse.

Et ce n'est point un niais que ce Ratier de Belfort. Il négocie secrètement avec les bourgeois de Montauban. Moyennant mille sous distribués à la racaille, il obtient la reddition de la ville. On aurait voulu, en haut lieu, lui faire payer cher sa duplicité.

Le Parlement de Toulouse l'appela à comparaître, l'accusant de malversation, de vols, de sévices sur les personnes et « tutti quanti ». Pensez-vous qu'il obtiendra... ? Le prendriez-vous pour un bête... ?

Il s'allia avec le seigneur de Puylagarde et rallia toute la région, prêtant vivres de rapines que d'exposer sa tête à la corde ou à la hart...

Les Ratier de Belfort ont tout au moins

Mots d'autrefois.

Talleyrand assistait à une conférence d'ambassadeurs. Une des séances durait depuis très longtemps, et le résultat des discussions était pourtant insignifiant.

Interrogé à la sortie par un noble lord qui n'avait pu entrer dans la salle : — Que s'est-il passé ? — Oh rien, que quatre heures déclara Talleyrand, en réprimant un bâillement !

La force de l'habitude.

Madame entre chez une modiste avec Monsieur. Elle voudrait un chapeau. La vendeuse lui en apporte des montagnes : des bleus, des noirs, des rouges, des capes, des cloches et des bonnets.

Madame les essaye tous, pendant une

laissé le souvenir d'avoir farouchement combattu la domination anglaise. Ils y gagnèrent gloire et crédit.

Si bien que Bérard, seigneur de Belfort figurait en 1442, au nombre des députés des Etats généraux du Languedoc, convoqués à Montauban.

En 1491, messire Jean de Belfort, assistait à la cérémonie dans laquelle l'évêque Antoine d'Alamandini inaugura les huit chapellenies, dont il avait doté sa cathédrale.

Le sang coule à Belfort au temps des guerres de religion. Les protestants de Caussade ont cherché refuge dans le château de Loubéjac. L'évêque de Montauban, Jacques de Settes, est très mal inspiré en essayant de les déloger, car il est tué dans cette escarmouche.

En 1580, au moment où le Bérnais s'empare de Cahors, une compagnie protestante campe à Belfort et « de sang froid », met à mort quatre-vingts soldats catholiques qui avaient cependant fait « Kamarad ! » en promettant d'abjurer leur foi. Le chef de ces malheureux catholiques, le capitaine Delmas, fut conduit sous bonne escorte à Cahors où les huguenots, maîtres de la ville, le rouèrent de coups sur la place Gaillard.

Le 17 octobre 1694, veille de St-Luc, trépassait à Belfort, un bourgeois dont le nom faisait autorité : M. Jean Lefranc, licencié ex-droit, genre Dantine, bourgeois de Cahors. Son corps fut porté en grande pompe dans cette ville pour y être inhumé, au tombeau de famille dans l'église St-Pierre.

A propos d'un mariage de Charles de Crouzet de Reyssac avec Blanche Delpeyre de Cardailiac de St-Paul, le bulletin héraldique nous apprend que les Delpeyre, originaires de La Française, avaient été seigneurs de Belfort.

A la veille de la Révolution la communauté de Belfort, subdélégation de Caussade, élection de Montauban, payait 19,153 livres d'impositions et comprenait cinq paroisses. Belfort (587 paroissiens) ; St-Fleurien et Doure (387 p.) ; St-Pierre de Balach (67 h.) ; Saint-Génies-Lamillau (380 p.) ; et Saint-Jean-des-Arades (87 p.). Total 1,505 habitants. En 1880, la population était sensiblement la même 1422 habitants. Elle n'est plus, hélas ! que de 726 habitants.

Mais devons-nous signaler encore que le 2 février 1790, les habitants de Belfort prirent leur Bastille. Après avoir invité leur seigneur à comparaître devant l'assemblée communale afin de restituer les titres des rentes féodales, ils lui donnèrent huit jours pour réfléchir.

Les plus impatients n'observèrent pas cette trêve. En vertu du principe « qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras », ils occupèrent le château et y firent une fameuse nouba. Tout le bétail fut mis à la broche et la domesticité condamnée à cuisiner de pantagruéliques repas. Par crainte d'être empoisonnés, les occupants contraignirent les serviteurs à goûter les premiers à la sauce et à entamer les bouteilles.

Ce fut une belle semaine de fantaisies ripailles où la cave du seigneur de Belfort ne put tenir bien longtemps le coup. L'orgie parvint à son comble lorsque, d'un démenage les meubles, les portes, les fenêtres, lorsqu'on brûla les archives en feu de joie tandis que l'on rasait le mur de clôture.

Et pour que Loubéjac n'eût aucun motif de jalousie, les bambocches s'y transportèrent ensuite pour s'y livrer à pareille ribote.

Le peuple de Belfort secouait le joug et y allait un peu fort.

Ernest LAFON.

Lire la suite en deuxième page

heure et demie d'horloge. Après quoi :

— Au fait, dit-elle, j'étais venue dans une tout autre intention.

— Laquelle ? demande la vendeuse, avec une amabilité qui dissimule mal son impatience.

— Je voulais un chapeau melon pour mon mari, dit ingénument Madame...

Simple question.

Charlotte (cinq ans) demande à sa mère :

Maman, est-ce que toutes les fables commencent par : « Il était une fois... » ?

— Et la mère, avec un soupir.

— Non, mon enfant. Il y en a beaucoup qui commencent par : « J'ai un rendez-vous ce soir. »

Le Liseur.

Chronique du Lot

BELFORT

Suite de l'article de 1^{re} page

J'ai eu le plaisir de visiter ces ruines accompagnée de mon aimable collègue M. Boissy.

Les voilà, les ruines de ce château, encastrées sur un roc en terrasse, dominant le verdoyant vallon. Une tour carrée, ébréchée, lézardée, dont les défenses ont croulé dans le ravin. Une massive porte hérissée de clous fait encore mine rébarbative aux visiteurs. Des murs d'enceinte où une seule meurtrière, ayant résisté au chaos, évoque l'œil éteint d'un cyclope.

Sur un chemin de ronde où la broussaille a pris ses séculaires quartiers, d'énigmatiques voûtes creusées à même le roc et dissimulant, sans doute, le secret de quelque souterrain dans l'éboulement des caves.

Tout comme les rats quittent le bateau qui sombre, les habitants ont fui le navrant spectacle de ces ruines. Mais, en gens pratiques ils ont tout démenagé.

Il ne reste plus que le cimetière dans cette solitude du vallon où le village de Notre-Dame-de-la-Figouze se pelotonnait craintif sous l'aile du vautour. Dédaignant même les frais abords d'une jaillissante fontaine, la population est remontée sur le plateau pour se donner grand air.

Avec les pierres du vieux château, Belfort s'est construit, maison par maison, au cours du dernier siècle.

Une municipalité, soucieuse de caporaliser l'esthétique du bourg, vendait des pâtés à bâtir, à condition de s'aligner correctement en bordure de la principale artère. Et voilà pourquoi les maisons modernes s'égrenent le long de la grande route, tandis que les vieilles dégingolées vers le château ont encastré, sous leurs auvents ou leurs ogives, la ferronnerie des portes, les écussons ou armoiries et toutes les antiquités du château, ce qui n'est déjà pas si sot et fait louché de convulsié pas mal d'amateurs de choses surannées.

Le Belfort actuel miroite, sourit et plastronne. N'y a-t-il plus que son vieux moulin à vent, frappé d'ataxie, et son antique donjon, relégué à l'écart, comme un maudit, qui semblent bouter à l'escandante évolution du progrès social ?

Ernest LAFON.

UN ÉMOUVANT HOMMAGE A ANDRÉ LAMANDÉ

« Le groupement des amis d'André Lamandé », avec le concours de la revue « Poésie » vient de donner à l'Académie Raymond-Duncan, une soirée en hommage à notre illustre et regretté compatriote et ami André Lamandé, qui fut, on le sait, non seulement le puissant romancier de « Castagnol » des « Lions en Croix », de « Ton pays sera le mien », des « Enfants du Siècle », du « Jeu d'amour », mais encore le poète lumineux de « La vie ardente », de « La Mère » et de « Sous le clair regard d'Athènes ».

Soirée particulièrement émouvante, au cours de laquelle notre sympathique confrère Pierre Paraf analysa en termes délicats et choisis l'œuvre poétique de l'écrivain disparu. Puis, Mlle Fanny Robiane, du Théâtre National de l'Odéon, et Régine Le Qué, du Théâtre d'Art Athénien, dirent avec un art sobre et nuancé plusieurs poèmes extraits de « Sous le clair regard d'Athènes », ainsi que trois poèmes inédits : « Automne », « Lumière », et « Évasion ».

A l'audition de ces vers mélodieux, dont certains, hélas ! par leur joyeuse évocation de la mort, semblent prendre maintenant un sens tragiquement prophétique, bien des yeux s'embuèrent de larmes. Et à l'issue de cette pieuse manifestation du souvenir, tous les amis d'André Lamandé, tous ceux qui l'ont connu, se séparèrent tristement, le cœur toujours meurtri, l'âme toujours éplorée, ne pouvant encore se faire à l'idée qu'ils n'entendront jamais plus la douce voix, qu'ils ne verront jamais plus le clair visage de celui dont ils venaient d'écouter avec ferveur les mélodieux alexandrins. — P. R.

Enseignement primaire

Mlle Madeleine Bataille, institutrice à Caillac, est nommée institutrice au Cours complémentaire de jeunes filles de Cahors.

Armée

M. Lenfant, capitaine au 16^e tirailleurs sénégalais, est admis, sur sa demande, à la retraite.

Opérations extérieures

M. Toulza, intendait militaire à Cahors, figure sur le tableau des officiers appelés par le tour normal de départ pour les théâtres d'opérations extérieures.

PALAIS des FÊTES

SAMEDI 4, DIMANCHE 5 NOVEMBRE (en Soirée)

DIMANCHE (matinée à 15 heures)

Les Trois Mousquetaires (Miliady)

(2^e époque, fin)

EDEN

SAMEDI 4, DIMANCHE 5 NOVEMBRE en soirée

DIMANCHE matinée et soirée

Lilian HARVEY

ET

Jules BERRY

DANS

QUICK

AVEC

Pierre BRASSEUR

ET

Armand BERNARD

JOURNÉE NATIONALE DES GAZES DE LA GUERRE

Le Comité constitué dans le Lot, sous la présidence d'honneur de M. de Monzie, Ministre de l'Éducation Nationale et de M. le Préfet du Lot, porte à la connaissance du public l'émouvant appel adressé au pays par M. Camille Blaisot, ancien Ministre de la Santé Publique, Président du Comité de la maison de cure des gazés.

« Encore une journée nationale ? » risqueront peut-être de dire certains sceptiques chez qui l'esprit de critique domine trop souvent l'impulsion du cœur.

« Nous répondrons tout de suite que de toutes les œuvres qui méritent la sympathie publique, aucune certainement n'est plus digne de solliciter les concours généreux que celle qui s'efforce de soulager la grande misère physique des gazés.

« L'arme la plus traîtresse et aussi la plus effroyable peut-être dans ses effets, a été l'émission des nappes de gaz toxiques dont les atteintes sur l'organisme humain ont causé dans les rangs des combattants de si horribles ravages.

« Combien de polius admirables de courage et d'audace, et qui avaient bravé victorieusement la mitraille se sont vu fauchés par les gaz, qui les ont précipités dans la mort au milieu d'épouvantables souffrances.

« Mais tous, Dieu merci, ne sont pas morts... il faut donc les aider à soigner les survivants qui traînent depuis la guerre une existence précaire.

« C'est pour qu'ils soient mieux encore et plus largement soignés que la Fédération Nationale des Combattants Volontaires, faisant appel au surplus à l'esprit de camaraderie de tous les anciens combattants fait appel à la générosité de tous les Français pour que le dimanche 5 novembre les pécunies tombent dans les petites mains que tendront de gentilles quêteuses par toutes les communes de France, en faveur des gazés anciens combattants qui ont bien mérité la reconnaissance du pays.

« Nous avons foi que cette journée, grâce à l'appui officiel des pouvoirs publics, grâce à l'entraide de tous pour une belle cause, sera une belle journée pacifique de fraternité française. »

Il espère que nos laborieuses populations du Lot qui ont particulièrement souffert de la guerre sauront montrer le 5 novembre leur bon cœur et leur générosité.

A LA CHAMBRE

Le nouveau ministre s'est présenté devant la Chambre. M. Sarraut a donné lecture de la déclaration ministérielle. Après quoi s'engage une discussion sur la politique générale. Des orateurs de tous les partis y prennent part. Le président du conseil répond. En conclusion de ce débat, la Chambre, par 306 voix contre 34, vote un ordre du jour de confiance.

Enseignement commercial

Notre jeune compatriote, Mlle Gabriel de la Villedieu, vient d'être admise au concours de l'École de haut enseignement commercial pour les jeunes filles. Nous adressons à la jeune lauréate nos bien vives félicitations.

Sapeurs-pompiers

Par décret en date du 15 octobre 1933, M. Duluc (Pierre), est nommé sous-lieutenant des sapeurs-pompiers à Gourdon.

Il avait pris le portefeuille

Ces jours derniers, M. Bornes, propriétaire à Creysse, prenait, à la gare de Montvalent, un billet à destination de Gramat. Au moment de monter dans le train, il s'aperçut de la disparition de son portefeuille qui ne fut pas retrouvé. Les soupçons se portèrent sur un voyageur qui était au guichet de la gare en même temps que M. Bornes. Son signalement fut envoyé à la gendarmerie de Gramat. Celle-ci arrêta, à la descente du train, ce voyageur qui, interrogé, avoua avoir pris le portefeuille. Il a été conduit au Parquet.

Foire du 3 novembre 1933

La foire du 3 novembre a été assez importante. Voici les cours : Très de bœufs sur le foirail. Les gros attelages se sont vendus de 3.000 à 4.000 fr. la paire. Bœufs d'attelage, 2.000 à 3.000 fr. la paire. Bœufs gras, 125 à 140 fr. les 50 kilos.

Moutons gras de 3 à 3 fr. 50 le kilo ; agneaux gras, de 4 à 4 fr. 50 le kilo. Marché : Poulets, 4 fr. 50 à 5 fr. ; poules, 4 fr. 50 ; canards gras, 7 à 8 fr. ; lapins, 2 fr. 50 ; dindons, 5 fr. le tout le demi-kilo.

Oies grasses, 6 à 7 fr. ; œufs, 5 fr. 50 à 6 fr. la douzaine.

Halle. — Mais, 65 fr. le sac ; pommes de terre, 35 francs les 50 kilos.

ÉTAT CIVIL DE LA VILLE DE CAHORS

du 28 octobre au 3 novembre 1933

Naissances

Bruno, rue Wilson.

Publications de mariages

Andrieu Jean, agriculteur à Cahors, et Andrieu Aurélie, s. p., à Laburgade (Lot).

Rigal André, manœuvre à Cahors, et Ahmon Marie, s. p., à Cahors.

Alagnou Roger, bourgeois à Puy-Evêque, et Malgoire Georgette, s. p., à Cahors.

Mariage

Gramond Alexis, expert-comptable, et Lair Marie, modiste.

Décès

Pradié Calixte, comptable, 54 ans, rue Eydel, 12.

Pages Louise, Supérieure des Sœurs de Nevers, 79 ans, rue J.-Cavole.

Bonnet Fanny, Directrice d'École en retraite, 75 ans, avenue J.-Jaurès.

Aujac Céleste, 18 ans, rue Wilson.

LE RADICAL

« Le Diable » est le coricorde radical, car il fait disparaître jusqu'aux plus profondes racines des cors. « Le Diable » enlève les cors en six jours, pour toujours. Mais attention ! Exigez « Le Diable », 3 fr. 95, toutes pharmacies, et à Epernay, pharmacie Weinmann. Dépôt à Cahors, pharmacie Orlia.

CAHORS

Les Amis du Beau Vieux Quercy

La Comédie Française à Cahors

Le programme de la soirée du 7 novembre est à la fois de la plus haute qualité littéraire et de l'intérêt le plus vif. Il est composé de deux chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique.

D'abord le *Dépit Amoureux* qui compte parmi les plus alertes, les plus vivaces et les plus amusantes pièces de Molière. A ce badinage de génie succédera *Monsieur Vernet* où Jules Renard a écrit des traits de sa raillerie si amèrement clairvoyante la société bourgeoise des alentours de 1900.

Ces quatre actes seront joués à Cahors avec une distribution dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas inférieure à celle de Paris.

Aussi bien dans le *Dépit Amoureux* que dans *Monsieur Vernet*, Mme Dussane et M. André Brunot tiendront à Cahors les rôles dont ils sont les titulaires à la Comédie-Française. Et ces deux pièces sont à coup sûr parmi celles où ces deux grands artistes — qui comptent parmi les meilleurs de notre première scène française — ont remporté leurs plus éclatants succès.

Ils sont entourés, comme on l'a vu, par une troupe uniquement composée d'artistes de l'Odéon et du Théâtre de l'Œuvre qui assureront l'interprétation en ensemble touchant à la perfection.

Pour notre public qui a si souvent applaudi en Madame Dussane la délicieuse confédératrice, c'est un vif attrait que de la voir, cette fois, en comédienne.

Il va de soi que *Monsieur Vernet* sera joué comme à la Comédie-Française en costumes de l'époque, — de cette époque de 1900 si moquée aujourd'hui et qui fut pourtant si charmante.

Rappelons que la soirée a lieu le 7 novembre et qu'elle commencera à 21 heures précises.

La Toussaint

Ainsi que chaque année, cette journée a en son caractère traditionnel de recueillement. Les Cadurciens ont accompli le pieux pèlerinage au cimetière où tombes et pierres funéraires étaient recouvertes de couronnes, de gerbes et de fleurs. Du matin au soir continua sans arrêt le défilé des visiteurs qui venaient chercher comme un rapprochement avec leurs chers disparus.

Le temps qui, la veille encore, était maussade, froid et pluvieux, se montra relativement beau, et, par instants, le soleil brilla.

Autrefois, avant la guerre, le jour de la Toussaint comportait une cérémonie officielle, une commémoration patriotique. Un cortège, où se trouvaient les représentants de toutes les administrations, des diverses sociétés locales, des écoles publiques, se déroulait à travers la ville pour se rendre aux monuments de Gambetta, des Mobs et puis au cimetière.

Depuis l'armistice, ces cérémonies officielles ont été supprimées et renvoyées au 11 novembre.

Jedi, la triste journée dite « fête des Morts » fut également favorisée par le temps. La nécropole reçut la foule habituelle des visiteurs chargés de bouquets et de gerbes.

Les Cadurciens sont fidèles aux vieux usages. Ils célèbrent la Toussaint, jour de la pitié, du souvenir et hélas ! de la douleur !

Trottoir à réparer

On nous prie de signaler, à l'attention de l'Administration des Ponts et Chaussées, l'état de vétusté dans laquelle se trouve la partie du trottoir située sur le pont Louis-Philippe, dans la montée gauche en se dirigeant vers la ville.

Nous avons, en effet, constaté de visu que les piétons circulent avec beaucoup de peine sur le dit trottoir qui est entièrement bosselé.

Pour éviter à cet inconvénient, il serait urgent de faire procéder au nivellement du sol de ce trottoir.

Morte des suites d'accident

Nous avons relaté, dans notre dernier numéro l'accident dont fut victime, mardi Mlle Aujac, qui, étant à bicyclette fut renversée par un camion-automobile sur la route de Montcuq et eut la jambe broyée. Transportée à l'hôpital de Cahors, elle dut subir l'amputation de la jambe. Vendredi matin, la pauvre jeune fille a succombé. Nous adressons à la famille nos bien vives condoléances.

Tombé de moto

M. Auresse, ouvrier maçon à l'entreprise Le Guilhou, à Cahors, revenait en moto de voir sa famille à St-Martin-de-Vers, lorsque dans un virage, à quelques kilomètres de Cahors, la moto dérapa. M. Auresse tomba sur le sol et s'est blessé à la tête. Il a été transporté à l'hôpital de Cahors dans un état grave.

Rixe

M. Lavaysse, ouvrier maçon aux chantiers Citroën à Cahors, eut une discussion avec un ouvrier d'origine italienne, libano Grius. Des injures furent échangées, mais après les injures, les deux querelleurs arrivèrent aux coups.

Lavaysse reçut des blessures à la figure, aux reins et sur diverses parties du corps. Il a porté plainte au commissariat de police qui a procédé à une enquête et a dressé procès-verbal.

Ne toussiez pas comme ça !

On sent que vous vous déchirez la gorge, pour recommencer tout de suite. Prenez donc des comprimés de Broncodyl, qui arrivent la toux en quelques heures. Toutes pharmacies et pharmacie Mirouze à Cahors.

UNE BELLE CARRIÈRE D'INSTITUTRICE LAIQUE

Nous tenons à reproduire in extenso le simple et beau discours que M. Doumer, inspecteur primaire, a prononcé sur la tombe de Mlle Fanny Bonnet dont la carrière comporte à la fois un exemple et une leçon.

MESDAMES, MESSIEURS, Mlle Bonnet a été l'une des institutrices les plus marquantes du Lot ; l'administration académique et le personnel enseignant primaire du département viennent, devant sa tombe, lui dire, par ma voix, le dernier adieu et lui exprimer l'affliction profonde que leur cause sa disparition. Je ne retracerai pas dans les détails la carrière administrative de la disparue ; qu'importent les détails ?

Mlle Bonnet a débuté dans l'enseignement, à Cahors, lors de l'ouverture de la première École laïque aux filles de la ville, en 1882 ; et à l'exception d'une année passée à Luzech, elle a fait toute sa carrière d'institutrice — 40 ans de services — dans cette ville, soit comme adjointe, soit comme directrice ; 1882 à l'Année de la Loi sur l'obligation scolaire ; 1882 à la création en France de l'enseignement primaire gratuit et laïque ; période pénible, difficile pour nos maîtres, mais où Mlle Bonnet, pour tout institutrice, maîtresse d'élèves, d'idées, alors apprenant combattues, guettées par la malveillance prompte à déformer leurs actes et leurs propos, mais période de foi et d'enthousiasme, de l'effort, de la joie comme le sont les périodes de lutte.

Quels souvenirs a vécus la chère disparue ! Elle restait parmi nous l'un des représentants les plus qualifiés de cette vieille et digne génération de maîtres qui ont souffert, lésés, toujours, par l'ignorance, d'autant plus laborieux et irréprochables qu'ils avaient tout et tous à redouter, mais qui, parce qu'ils méritaient plus qu'ils recevaient, le respect, l'admiration, l'estime, ont préparé, pour l'avenir, des réparations dont bénéficient leurs successeurs.

A cette génération de vieux maîtres, les jeunes générations d'institutrices, si elles étaient reconnaissantes, trépasseraient des couronnes.

Mais la personnalité de Mlle Bonnet mérite mieux qu'un éloge anonyme.

Débutante en 1882, Mlle Bonnet était en 1900 directrice d'École ; directrice d'École à Cahors, dans une ville de chef-lieu de département, après 9 ans d'exercice, c'est un fait unique dans les Annales de l'Enseignement primaire du Lot, probablement aussi dans celles de France, et qu'on ne reverra certainement jamais ; il faut ajouter que ce mandat électif de membre du Conseil départemental ; ce mandat, qu'elle a résigné au moment de sa retraite, lui était régulièrement renouvelé, de période en période, avec des majorités approchantes des deux tiers.

Mlle Bonnet n'était donc pas simplement, dans l'enseignement primaire, une notoriété cadurcienne, — ce qui déjà ne se rare pas peu, — elle était une incontestable notoriété départementale et locale.

Très active, fort cultivée grâce à des dons intellectuels remarquables, à l'habitude de la réflexion et à une abondante lecture, toujours continuée et à laquelle certainement la mort seule a mis fin, elle avait l'âme d'une institutrice ; l'âme, je veux dire l'amour profond des enfants, accompagné du souci de leur devenir ; la foi dans l'œuvre de l'École, il le faut dire, l'autorité.

Les jeunes filles qui, pendant sa vie, ont été sous ses paroles parfois un peu vives et impatientes, sous ses gestes un peu secs, elles devaient tout l'amour qu'elle leur portait ; et elles n'y avaient pas un grand mérite car rien n'apparaît plus visible que le lien qui les unissait à leur maître ; c'est l'attachement du maître à ses élèves ; cela pèche en tous sens et de toutes les façons. Il est heureux, d'ailleurs, qu'il en soit ainsi, parce que seul l'enfant qui se sent aimé et qui aime se laisse comprendre et encore pour bien le comprendre, faut-il que le maître ait su rester de son âge.

Mlle Bonnet, arrivée au terme de sa carrière, en 1900, avait conservé toute sa jeunesse de cœur ; elle avait su faire de cette jeunesse comme un soleil qui n'avait pas eu de coucher et, au soir tombant de sa vie, la chaleur et les rayons la préservèrent de tous les maux du crépuscule ; c'est pourquoi elle possédait une intuition très profonde des besoins de tous ordres de ses jeunes filles.

Cette communication de son âme avec les jeunes filles lui permit de leur donner l'âme de son ministère d'éducatrice. Elle voulait que ses élèves s'instruisent, qu'elles acquiescent de solides connaissances, qu'elles arrivent dans la vie aussi bien armées que possible en vue de la lutte ; mais elle voulait, mais elle voulait surtout qu'elles arrivent avec une âme nette, un cœur droit, des convictions morales fortes, la certitude que le bien est humain, rien, ici-bas, n'est au-dessus du devoir et de l'honneur.

Elle avait cette intuition touchante que de voir l'attention qu'elle accordait à tout ce qui, de près ou de loin, avait trait à l'éducation de ses élèves, tout particulièrement à celle des grandes jeunes filles qu'elle préparait à l'Examen du Brevet ; et son zèle était stimulé par ces constatations de vieille observatrice que je lui ai entendu faire, — on a peut-être, sans le savoir, comme dans bien d'autres — n'est pas précisément saturé d'idéalisme ; que les souffles qui leur arrivent ne viennent en général ni des sommets, ni du large ; et qu'ils sont trop souvent exposés à entrer dans leur âme, ayant la fâcheuse résonnance de querelles d'office.

Pour cette œuvre de dressage et de redressement moral, elle avait entièrement consacré sa vie ; elle avait empêché, dans l'École, de disserter, de débiter le monde ; préconisant l'exemple ; ne permettant pas surtout à l'enfant, et particulièrement à la jeune fille, dans cette étude, de se laisser aller à cet orgueil qu'éveille toute culture, même primaire, de l'esprit, de penser que le cœur et la force morale n'ont plus droit, en nous, qu'à une place de second rang. Pensées sages, s'il en fut !

Très respectueuse elle-même des Règlements, toujours dévouée envers ses chefs, elle voulait que l'ordre et la discipline régnent dans son École ; l'autorité était à son sens comme le sel fortifiant de l'éducation ; sans autorité, tout s'affaît et se dilate ; sans l'éducation véritable dans ces conditions ; et, de ce point de vue, l'éducation donnée dans son École était bien une Éducation véritable. Mlle Bonnet était l'âme de sa maison, l'âme vigilante et attentive, veillant aux détails et à l'ensemble, se rendant compte de tout, toujours prête à rendre service et à se dévouer, mais en échange demandant la confiance et l'estime ; les choses qui ne lui étaient pas marchandées et auxquelles, par surcroît, collaboratrices et enfants ajoutaient cette autre chose qui se gagne et ne saurait être commandée, un profond respect.

Telle était l'institutrice à laquelle nous avons la tristesse de venir apporter le dernier salut ; elle faisait partie de cette élite d'éducatrices, éducatrices de naissance, par tempérament et par goût, qui sont l'honneur de leur corporation ; et qui, par leur nistration s'incline et les remercie pour l'exemple qu'ils donnent.

Chère Mademoiselle Bonnet, adieu ; dormez en paix votre dernier sommeil ; votre œuvre a été loyale et fervente ; par ma voix, l'administration académique, vos collègues, et encore la foule de vos élèves ainsi que la population entière de Cahors, vous disent le profond regret de votre perte, et vous assurent de la fidélité qu'ils garderont à votre souvenir.

Et maintenant, ma pensée se reporte avec une douloureuse sympathie vers les parents de la chère Mademoiselle Bonnet, vers ceux qui, dans le deuil et l'affliction ; je leur exprime le désir bien sincère qu'ils trouvent, les uns et les autres, dans l'affluence qui les environne, dans les paroles et dans les actes, un adoucissement à leur trop légitime douleur.

UN ARRÊT DU CONSEIL D'ÉTAT

Tout récemment, une protestation fut soulevée par le mari d'une fonctionnaire qui n'obtenait pas que sa femme fut nommée à un poste dans la commune où il résidait et où il exploitait sa propriété. Le cas de ce propriétaire marié à une fonctionnaire n'est pas encore tranché. Aucune décision n'a été prise.

Mais il n'en est pas de même en ce qui concerne les « ménages de fonctionnaires ». C'est ce que vient de proclamer le Conseil d'État dans un arrêt rendu à la date du 30 octobre.

Nous croyons devoir le publier :

« Aux termes de l'article 5 de la loi du 30 décembre 1921, les ménages de fonctionnaires doivent être affectés, soit à un poste double, soit à deux postes « situés à proximité l'un de l'autre. »

« Le Conseil d'État a, en conséquence, annulé une décision du préfet de la Haute-Loire, nommant un facteur-receveur à Blavazy, alors que le poste « avait été réaffecté à M. Farjoule, facteur-receveur à Malverva, dont la femme est directrice d'école à Blavazy. »

Comme on le voit, l'arrêt est intéressant pour les « ménages de fonctionnaires ». Il est également logique, surtout quand le mari et la femme font partie de la même administration.

Mais le Conseil d'État rendra-t-il un même arrêt en ce qui concerne la protestation du propriétaire marié à une fonctionnaire ? Attendons !...

L. B.

PLACEMENT ONÉREUX POUR LE PLACÉ

M. Bak, ouvrier agricole d'origine polonaise, se rendit à l'Union des Agriculteurs polonais, avenue de Bordeaux pour demander un emploi.

Il fut reçu par le gérant de la Société, M. Slosimsky qui, après indemnité versée, le conduisit chez M. Montherand, propriétaire à Aynac. MM. Bak et Montherand s'entendirent fort bien ; M. Bak accepta les conditions du propriétaire comme fermier.

Mais M. Slosimsky, paraît-il, lui réclama le montant de frais occasionnés par les divers déplacements qu'il fit pour se rendre à Aynac. M. Bak paya 1.000 fr. M. Montherand sollicita par M. Slosimsky versa aussi une somme de 200 francs. Tout cela paraît louche et MM. Bak et Montherand écrivirent à l'Union des Agriculteurs polonais pour avoir des explications. Mais les lettres restèrent sans réponse.

Estimant qu'ils avaient été, peut-être dupés, ils ont porté plainte. Et le Parquet a ordonné une enquête.

Chute de bicyclette

M. Louis Belmont, ouvrier couvreur, domicilié à Cahors, revenait de Bretenoux, à bicyclette, lorsque la bicyclette dérapa. Le cycliste tomba sur le sol ; la chute fut rude. On constata que M. Belmont avait une fracture au crâne. Il a été transporté à l'hôpital de Cahors où il a reçu les soins de M. le docteur Rougier. L'état de M. Belmont est assez grave.

Accidents du travail

M. Michot, chauffeur à l'usine de l'éclairage général, a été blessé à la tête et sur diverses parties du corps, en manipulant des caisses. 12 jours d'incapacité de travail.

Mlle Esquieu, monteuse à la même usine a été blessée à la main gauche par un coup de tournevis. 12 jours d'incapacité de travail.

Noyés repêchés

Lundi dernier, M. Fort, ouvrier aux travaux de dragage, se noya dans le Lot au Pont Valentré. Son corps a été repêché vendredi soir à Labéraudie.

A Pescadore, M. Bosc, batelier, a repêché le corps d'un soldat algérien, du dépôt de remonte de Castelnaud, qui avait disparu il y a plusieurs jours.

L'âne s'est cabré

L'âne qui traîne la charrette sur laquelle est placé le linge confiné pour le nettoyage au couvent du « Refuge » s'est emballé vendredi. Malheureusement, une employée qui était sur la charrette tomba sur le sol et dans sa chute s'est fracturée un bras.

Entre marchands

Une discussion eut lieu vendredi entre deux marchands forains et des Anamites au sujet de vases que ceux-ci vendaient. De la discussion on arriva à la dispute puis aux coups. La gendarmerie est intervenue. Procès-verbal a été dressé.

Mais buvez donc... Un

OR KINA

le plus sain et le meilleur des apéritifs

SERVICE DES PHARMACIES

Le service des pharmacies sera assuré le dimanche 5 novembre 1933 par la

Pharmacie LAGARDE

Boulevard Gambetta

Un sang pur, source de santé

Un sang impur empoisonne l'organisme, un sang pauvre le débilite. Un sang pur le défend. Le sang est l'élément actif de votre sécurité. Purifier son sang c'est renouveler son système de défense.

La vie éternelle et fraternelle que le siècle nous force à mener, favorise trop souvent l'empoisonnement du sang, source de plus graves désordres organiques, troubles digestifs, rhumatismes, affections des reins, de la vessie, maladies d'estomac, misères féminines, maladies de la peau.

Mais la nature a mis à notre portée les principes nécessaires à une cure na-



turelle qui restitue au sang sa pureté et ses forces : ce sont certaines herbes alpestres, dont les moines de la Chartreuse de Durbon, en Dauphiné, ont étudié depuis longtemps les vertus efficaces. La décoction qu'ils en ont faite, connue sous le nom de TISANE DES CHARTREUX DE DURBON, constitue une médication naturelle, dont nous laissons à des malades guéris par elle, le soin de faire l'éloge. Et ils sont ainsi des milliers.

1^{er} mars 1933.
Depuis très longtemps je souffrais de constipation accompagnée de maux de tête, vertiges, j'avais employé sans résultat un nombre considérable de produits. Sans espoir, j'ai essayé votre Tisane des Chartreux de Durbon et j'ai été surpris des bons résultats obtenus. Mes selles sont régulières, mon sang circule mieux et mes maux de tête ont disparu.

Voilà, je fais suivre le traitement à toute ma famille et tout le monde s'en ressent beaucoup mieux.
Mme BLANGIN, 46, bd Ste-Agathe, NICE.

Produits des Chartreux de Durbon
Tisane, le flacon : 14.90 — Baume, le pot : 8.95
Pilules, l'étui : 8.50, dans toutes les pharmacies.
Renseignements et attestations :
Laboratoires J. BERTHIER, à Grenoble

Une jeune fille se marie-t-elle sans dot ?

Certes beaucoup de jeunes filles se marient sans dot grâce à leurs qualités et trouvent chez leur mari une situation suffisante pour subvenir aux besoins du ménage et élever le premier bébé. Néanmoins il faut bien avouer qu'une réserve d'argent, si petite soit-elle, aide toujours un jeune couple à établir son foyer. De même un jeune homme est toujours heureux d'avoir devant lui un petit capital dotal qui facilite son entrée dans les affaires et le mette à l'abri d'un revers de fortune ou d'ennuis de santé, hélas toujours possibles !

Les parents doivent donc veiller à ce que leurs enfants et surtout leurs filles aient une dot suffisante pour leur permettre un établissement conforme à leur éducation première et à leurs goûts.

L'assurance dotale à terme fixe avec contre-assurance permet d'assurer dans les meilleures conditions, l'avenir de ses enfants.

Demandez tous renseignements sur les divers modes d'assurances sur la Vie ou les rentes viagères à la Compagnie d'Assurances Générales sur la Vie (entreprise privée régie par la loi du 17 mars 1905), 87, rue de Richelieu à Paris où à ses Agents en Province notamment à MM. Justiniani, 5, rue Gustave-Larroumet, à Cahors, de Camy et Vigier, 43, Boulevard Gambetta, à Cahors.

GRANDE MAISON DE TEINTURE NETTOYAGE
de tous vêtements, tissus, chapeaux, etc...
Nettoyage et remise à neuf des vêtements de cuir.
Teintures de fourrures.
Nettoyage d'ameublements, etc...
ENVOI TOUS LES SAMEDIS
Travail soigné
Dépôt pour Cahors :
Madame Louis BONNET
3, rue des Capucins

MESDAMES..... LISEZ
PATRON JOURNAL
Revue Mensuelle des PATRONS FAVORIS
EN VENTE PARTOUT : le N° 1 Fr.
VOUS PARTICIPEZ AU
GRAND CONCOURS PERMANENT
DOTÉ chaque année de 24.000 FRS DE PRIX
ORGANISÉ PAR
LES PATRONS FAVORIS

LE RETOUR D'AGE



Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du Retour d'Age. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui serre la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage, pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la Femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE DE L'ABBE SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE DE L'ABBE SOURY à des intervalles réguliers si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus redoutables : tumeurs, Neurasthénie, Migraines, Fibromes, Phlébites, Hémorragies, etc., tandis qu'en faisant usage de la JOUVENCE de L'ABBE SOURY, la Femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

La JOUVENCE de L'ABBE SOURY, préparée aux Laboratoires MAG. DUMONTIER, à Rouen, se trouve dans toutes les pharmacies.

PRIX : Le flacon : Liquide 10 fr. 60
Pilules

Bien exiger la véritable JOUVENCE DE L'ABBE SOURY qui doit porter le portrait de l'Abbé SOURY et en rouge la signature.

Aucun autre produit ne peut la remplacer.

Représentants sérieux et actifs sont demandés pour vente culture, semences avoines, orges, petites graines, plants de pommes de terre, etc. Commissions très intéressantes, écrire M. ALLIOT, DOUAI (Nord).

TRAVAIL CHEZ SOI assuré sur machine à tricoter, catalogue gratis. — Laines toutes nuances, prix de fabrique. Ecrire : La Laborieuse, 10, rue d'Orléans, Nantes.

L. SAINT-MARTY

Histoire populaire du Quercy

Pour paraître en mars 1934 :
Tome II : de 1800 à nos jours
Prix : 25 francs

Souscrire d'ici FIN NOVEMBRE

Nota. — Les derniers exemplaires du Tome I : des Origines à 1800 seront fournis de suite, jusqu'à épuisement, au prix de 25 francs.

S'adresser à l'auteur : M. SAINT-MARTY, à Cambes, par Figeac (Lot). Compte chèques postaux n° 77.88 Toulouse.

La Maison MENARD Frères de THOUARS (2 Sèvres)

qui a plus de 60 années d'existence, demande Agents actifs ou dépositaires sérieux, pour le placement à la campagne de ses Spécialités vétérinaires. Ne pas confondre, il n'y a qu'une seule maison MENARD Frères à THOUARS (Deux Sèvres)

(PLUS D'IVROGNES)

POUDRE JANEHO, 100% alcool, sans goût. Boîte : 10 fr. 60
Labo JANEHO, 10, rue d'Orléans, Nantes.
Amélioration rapide, toutes pharmacies.

Bibliographie

LA FEMME ET L'ENFANT

Le journal La Femme et l'Enfant, numéro 362, du 1^{er} novembre, fait paraître dans ses colonnes les articles suivants sous la signature de ses meilleurs collaborateurs :

Faut-il créer un nouveau journal pour enfants ? Paul Coquemard. — En montant la côte, La Mouche du Coche. — La quinzaine nataliste et familiale, M. Théodore. — Le Billet de l'Oncle : Pour nos fils ; pour nos filles, Oncle Benjamin. — La quinzaine illustrée. — Les propos de la quinzaine, G. Rose-Goudin. — Variétés : Alsace, chère Alsace ! (Toussaint 1933), François Gryllol. — Le conte de La Femme et l'Enfant. — Hygiène et santé, Docteur J. Daru. — Causerie scientifique, P. Curieux, etc.

Ces articles d'actualités, abondamment illustrés, sont suivis de nombreux autres sur la Puériculture, l'Education familiale, l'Economie ménagère et domestique, la Mode, etc. Un Cours de Coupe et d'Assemblage et l'article « La Corbeille à ouvrage » sont du plus grand intérêt. La littérature n'a pas été oubliée ; nous y trouvons la critique et des extraits de livres nouveaux. La Médecine, l'Education physique y sont également traitées. Le Feuilleton, Jane Eyre ou les Mémoires d'une Institutrice, par Currer Bell (Charlotte Brontë).

Administration : 60, rue Lhomond, Paris 5^e.

Abonnements : 30 francs par an. Spécimen contre 0,60 en timbres-poste.

LA NATURE

Pour tous ceux qui veulent se tenir au courant des incessants progrès des sciences et des techniques, autrement que par la lecture de quotidiens, qui désirent une culture générale, d'« honnête homme », sans spécialisation excessive, rien ne vaut La Nature. Seule elle sait donner des renseignements précis, des documents exacts, présentés simplement, agréablement, avec l'aide de nombreuses photographies et de dessins explicatifs.

Le dernier numéro en apporte la preuve convaincante. On y trouve des cartes, des données sur les dernières acquisitions de la France dans le Pacifique, les Paracels, îlots infiniment petits de notre domaine colonial.

Au moment où la vague va aux carrosseries « aérodynamiques », voici étudiée au laboratoire la résistance à l'avancement des véhicules, selon leurs formes extérieures. Et, dans le même domaine de l'aéronautique, des données nouvelles sur les carburants à base d'alcool et leur avenir, puisqu'ils n'ont pas les défauts dont certains veulent les charger.

La grande pluie d'étoiles filantes du 9 octobre dernier, si extraordinaire qu'elle émerveilla les uns et épouvanta

les autres, est décrite en détail et expliquée.

Puisqu'on va terminer cette année la grande entreprise du chemin de fer Congo-Océan, La Nature expose la grandeur et l'avenir de cette laborieuse entreprise.

On y trouve encore des détails sur l'ascension stratosphérique du ballon U.R.S.S., des vues du musée d'histoire naturelle de Buffalo, un nouveau procédé de déparaffinage des huiles minérales, sans parler des rubriques habituelles : curiosités mathématiques, conseils aux amateurs d'astronomie, progrès de la radiovision, livres nouveaux, inventions récentes et aussi les précieuses recettes pratiques de l'amateur.

On trouve donc dans La Nature un ensemble unique de renseignements et d'informations sur tous les sujets scientifiques d'actualité.

La Nature. — Revue des Sciences et de leurs applications à l'Art et à l'Industrie, 120, boulevard Saint-Germain, Paris.

Au Tic Tac de la Vieille Pendule

(Contes quercynois)
par Eugène GRANGIE

Un volume in-32 de cent pages avec portrait de l'auteur :

Prix : cinq francs

En vente : A CAHORS
LIBRAIRIE P. FRANCES
LIBRAIRIE GIRMA-RICARD

EUGÈNE GRANGIE

Cahors-en-Quercy

(avec dessins de M^{lle} Alice Millochau)

1 vol. Prix : 6 fr.

En vente : A CAHORS
LIBRAIRIE P. FRANCES
LIBRAIRIE GIRMA-RICARD

Raymond REY
Professeur de l'Université
Docteur ès lettres

La Cathédrale de Cahors et les origines de l'architecture à coupes d'Aquitaine

Les Vieilles Eglises Fortifiées du Midi de la France

Henri LAURENS, Editeur, PARIS

En vente : A CAHORS
LIBRAIRIE GIRMA-RICARD
LIBRAIRIE P. FRANCES

UNE REVUE COMPLÈTE

embrassant tout le programme des TRAVAUX FÉMININS
C'est OUVRAGES DE DAMES, revue mensuelle qui sera pour vous un guide précieux dans l'exécution des Travaux d'embellissement de votre intérieur : coussins, ameublement, broderie, dentelle, que dans vos ouvrages de Lingerie, Tricot, etc.

BON-PRIME

à retourner
aux Publications François Tédesco
39, Boulevard Raspail-PARIS-7^e

Je désire recevoir un Abonnement Prime de 3 mois, à partir du 1^{er} Octobre, à la Revue OUVRAGES DE DAMES à titre de lectrice du « JOURNAL DU LOT » pour lequel je joins 12 timbres à 0,50. Il me sera envoyé comme Prime supplémentaire un charmant ouvrage dessiné avec fournitures.

Nom : _____

Adresse : _____

Signature : _____

Imp. COUSSLANT (personnel intéressé)
Le co-gérant : L. PARAZINES.

Un livre d'érudition et de poésie.

Pour bien connaître notre Quercy, dans le passé et dans le présent, il faut lire :

Le Lot à petites journées

par Eugène GRANGIE
préface de Léon Lafage,
illustrations de Mlle Alice Millochau
(Nouvelle édition)
Berger-Levrault et Paul Meyzenc, éditeurs,
Paris et Cahors, (chez tous les libraires)

Chemin de fer de Paris à Orléans

Transport des animaux vivants

Dans toutes les gares de la Compagnie du Chemin de fer de Paris à Orléans ouvertes au trafic des animaux vivants en grande ou en petite vitesse :

Vous pouvez, toute l'année, expédier et charger, prendre livraison et décharger les animaux, les dimanches et jours fériés comme les autres jours.

LIVRET-GUIDE OFFICIEL de la Compagnie d'Orléans (Edition du Service d'Hiver)

La Compagnie du Chemin de fer de Paris à Orléans met en vente dans les principales gares de son Réseau, au prix de 3 fr. 50 l'exemplaire, son Livret-Guide Officiel illustré.

Entièrement renouvelé cette année, ce document de forme artistique, contient un texte riche en illustrations, quantité de cartes et de plans de Villes du Réseau, des renseignements sur les billets à prix réduit, etc., il comprend, en outre, l'horaire complet des trains au 8 octobre 1933.

Comme précédemment, ce Guide est également adressé à domicile, contre l'envoi préalable de sa valeur augmentée des frais d'expédition, soit au total 4 fr. 75 pour la France et 6 fr. 80 pour l'étranger, contre mandats, chèques postaux (Paris-1204) ou timbres poste français, par le Service de la Publicité de la Compagnie, 1, place Valhubert, à Paris (13^e).

Pour les amateurs d'Affiches illustrées

La Compagnie d'Orléans vient d'éditer quatre nouvelles affiches.

— Le Château de Chambord (Halo) dominant de sa masse imposante une scène du temps de sa splendeur passée ;

— Le Port de Concarneau (Halo) animé par la flottille multicolore de ses thoniers aux gales couleurs ;

— un joli coin de la paisible et moyenâgeuse cité de Colonges (Halo) appelée, pour la couleur du grès de ses maisons, la « Ville Rouge » ;

— et enfin de P. Commarmond, la belle architecture gothique de la Maison du Grand Fauconnier dans la pittoresque ville de Cordes (Tarn).

Ces affiches sont en vente au prix unique de 5 fr. l'exemplaire.

On peut se procurer la liste des affiches mises en vente ainsi que les affiches elles-mêmes au service de la Publicité, 1, place Valhubert, à Paris.

L'envoi est fait par poste, sous rouleau, contre mandats ou chèques postaux (compte Paris 1204) adressés au dit service (ajouter 0,50 par affiche pour frais d'envoi).

On peut également se les procurer sur place à Paris aux Agences de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines, et 126, Boulevard Raspail, à la gare de Paris-Quai d'Orsay (Bureau de renseignements) ou dans les Foires et Expositions de Paris ou de Province, où la Compagnie d'Orléans possède des Stands.

Ce journal est en lecture dans le hall de l'AGENCE NAVAS 62, rue de Richelieu, PARIS

Confiez tous vos achats

Confiez la préparation de vos ordonnances

au LABORATOIRE de la PHOSPHODE GARNAL

Grande Pharmacie Paul Garnal

en face le Théâtre

97, Boulevard Gambetta à CAHORS

ORGANISATION MODERNE

Prix les Plus Réduits
aux Meilleures Conditions

APPROVISIONNEMENT SPÉCIAL

de BANDAGES HERNIAIRES et de CEINTURES VENTRIÈRES

des modèles les plus variés et les plus perfectionnés

ACCESSOIRES DE PHARMACIE -- PRODUITS D'HYGIÈNE

-- ARTICLES DE TOILETTE -- EAUX DE COLOGNE --

PRODUITS DENTIFRICES : Elixirs, Pâtes et Poudres

BROSSES A DENTS de toute marques et de tous modèles

La plus grande variété d'Approvisionnements de toutes sortes

Organisation et Approvisionnements modernes

Réorganisation complète

Feuilleton du « Journal du Lot » 14

Chipette et Lui

PAR
DYVONNE

PREMIERE PARTIE

V

L'INATTENDU

— Ah ! ma petite fille, je tremble pour toi. Tout cela va te donner des idées de luxe.
— Penses-tu !
— Tu vas finir par rêver de ce M. Wilson.

Très grave, Chipette répondit :
— Quand tu auras vu sir Edgar tu sauras qu'on ne rêve pas de lui. Ce n'est pas parce qu'il a cinquante ans. Mais c'est une espèce de roi et, au fond, je tremble devant lui.

Alors ce sera de M. Gérard.

Chipette haussa les épaules :

— Lui ! ah non, alors ! Gentil garçon, c'est sûr, mais pas mon genre. Si je devais rêver ce serait de M. Jack, si brillant. Mais il est marié et par conséquent n'existe pas pour moi. Tu comprends ?

— Que tu es belle dans cette robe et ce manteau. Ah ! Chipette, tout ce-

la finira mal. J'ai envie d'aller trouver M. le curé et de lui demander...

— Y penses-tu ? Il est sept heures et demie. Il faut que tu files dare-dare à l'Opéra où nous retrouverons m'sieur Gérard dans le hall.

Elles descendaient l'escalier mal éclairé. Chipette s'écria :

— Et le jardin de Francine ? Oh ! tant pis. Je lui achèterai une rose, entière pour son retour de l'hôpital. Pauvre Francine, je n'ai pas eu le temps d'aller la voir. J'ai honte. Que pense-t-elle de moi ? Je mène une vie folle depuis deux jours.

Dehors Mme Moret voulait prendre le métro.

— Avec du vision ? Tu n'y penses pas !

Délibérément elle hêla un taxi et, dix minutes plus tard, toutes deux descendaient devant l'Opéra.

Gérard, qui les attendait nerveusement, dit à Mme Moret :

— Vous permettez, madame, que je vous conduise à votre place ?

C'est-à-dire, monsieur, que je suis un peu surprise...

— Et moi, madame, je suis « empoisonné », comme dirait Mlle Chipette. Si j'avais prévu que ma... supercherie prendrait un tel développement, j'aurais rompu de suite avec mon oncle. Maintenant... je n'ose plus.

Je suis prisonnier de mon stratagème. Adieu pour la nuit !

Il paraissait hors de lui, peu fait pour les situations romanesques. Mme Moret, confuse, ne trouva rien à di-

re et suivit Gérard à sa place, dans un large fauteuil, au-dessous des loges.

D'ici nous verrons dans la loge d'entre-colonnes que mon oncle a loué. Surtout ne vous inquiétez de rien, madame. Mlle Chipette n'a à redouter aucun ennui. Le cas échéant ils seraient tous pour moi, tous.

Il la salua et se retira tandis qu'il allait chercher Chipette et qu'ils gagnaient ensemble la loge.

Chipette ébahie se taisait. La somptuosité, la majesté de l'Opéra l'emplissaient d'un respect muet. En entrant dans la loge, ils virent un couple élégant. L'homme prit la parole :

— Monsieur et Mme Pasquier, sans doute ?

— Oui, monsieur.

— Je suis le baron Philippe de Pontferrier, voici ma femme. Nous connaissons bien sir Edgar et l'ayant rencontré fortuitement ce soir au Palace où nous sommes descendus, il nous a invités dans sa loge en nous parlant de vous.

La baronne tendit la main à Chipette.

« C'est le comble ! » songea Gérard au désespoir. A la rigueur Wilson ne voyait pas les impairs de Chipette mais ceux-ci vont les compter.

Heureusement, à l'Opéra on n'a guère le loisir de parler. L'orchestre se chargea de résoudre la situation en imposant le silence.

Chipette était devant lui près de la jeune baronne de Pontferrier dont la beauté blonde et classique pétrifiait

d'admiration Mlle Moret. Gérard songait que ce soir elle n'oserait peut-être pas ouvrir la bouche. Elle écoutait maintenant, tout yeux, tout oreilles, en enfant qui n'a jamais rien vu et qui ne veut perdre ni une note, ni une parole (quand elle les comprendrait).

Le premier acte se passa fort bien dans la loge d'entre-colonnes. Gérard commençait à respirer.

Au premier entr'acte Wilson arriva, s'excusant d'être en retard. Chipette reprit vie en le voyant :

— Ah ! mon oncle, dit-elle, allons maintenant boire un bock au buffet.

Gérard, se baissant vers elle, murmura :

On ne bouge pas quand on est dans une loge. Et puis, taisez-vous ! Elle admira qu'il connût ce détail et se tut, écoutant les Pontferrier.

C'étaient des banquiers de Colomby, à Ceylan.

L'île de Ceylan, le paradis terrestre, dit Gérard.

Vous aimerez voir Ceylan, ma nièce ? demanda sir Edgar que les parties de Chipette amusaient énormément.

Elle risqua :

— Doit y en avoir de sales bêtes dans ce patelin-là !

La baronne de Pontferrier hocha la tête en se détournant précipitamment.

— Ça y est, songea Chipette alarmée, elle rit de moi en cachette.

Mais le baron de Pontferrier expliqua :

— Ne parlons pas de la faune hindoue car nous avons eu récemment le malheur de perdre un de nos petits enfants mordu par un serpent à Kandy, dans notre bungalow.

...Que nous appelions la maison du bonheur ! dit la baronne.

— Et je suis venu en Europe pour distraire ma femme ; je la force à sortir.

Chipette, coupable d'avoir réveillé de tels souvenirs, n'osa plus dire un mot. Apercevant sa mère dans la salle elle lui adressa un signe.

— Vous voyez des amis ? demanda Wilson, pour changer le cours des idées.

Chipette hésita malgré le regard de Gérard posé sur elle avec force. Et ce fut lui qui répondit :

— C'est l'ancienne institutrice de ma femme.

L'entr'acte finissait au grand soulagement de Pasquier. Le début du second acte dégagea un ennui mortel : la scène reste dans la pénombre, tandis que deux héros se font, à grands cris, une scène de ménage. Chipette murmura :

— C'est pas trop rigolo, ce truc-là...

Un énergique pinçon au bras, fait par Gérard, faillit lui arracher un cri et l'engagea définitivement à se taire. Le reste de la soirée, elle s'ennuya profondément et ce fut un soulagement quand à la fin Wilson déclara :